

téger le capital intellectuel de l'organisation militaire » (p. 220). Parce que, de plus en plus, les succès de l'institution passeront par la formation intellectuelle et les connaissances de nos militaires.

Patrick Bouvier
Historien indépendant

VERDON, Laure — *Le Moyen Âge*. Paris, Belin, 2003, 288 p.

Agrégée d'histoire, Laure Verdon est maître de conférence en histoire du moyen âge à l'Université de Provence à Aix-en-Provence. Ses recherches s'intéressent d'une part aux formes et expressions du pouvoir seigneurial dans les sociétés méridionales – Catalogne et Provence – entre le XI^e et le XIV^e siècle, et d'autre part à l'histoire des femmes. Elle est notamment l'auteure de *La terre et les hommes, en Roussillon aux XII^e et XIII^e siècles : structures seigneuriales, rente et société d'après les sources templières* publié aux Presses de l'Université de Provence en 2001.

Avec *Le Moyen Âge*, elle propose un ouvrage dont le genre reste difficile à circonscrire avec précision. On hésite entre le manuel destiné aux médiévistes en herbe, le public cible de la collection, et l'essai visant à démasquer voire *dé-construire* une certaine mythologie, ou les idées reçues selon l'expression privilégiée par l'auteure, entourant le millénaire médiéval. Ainsi du manuel, il reproduit la facture résolument chronologique alors que de l'essai, il utilise une thématique plus resserrée – l'accent étant mis sur les aspects idéologique, social et culturel de la période médiévale – associée à deux chapitres introductifs présentant « l'histoire de l'histoire médiévale » ainsi qu'une mise en perspective des connaissances sur le moyen âge grâce à l'utilisation des travaux les plus récents dans le domaine. L'objectif de l'ouvrage étant de répondre à une question fort provocante l'ouvrant – « Le Moyen Âge existe-t-il? » – en montrant la richesse et la diversité de cette période.

Si la plus large part de la matière du livre s'inscrit à l'intérieur des balises temporelles conventionnelles, soit du IV^e au XV^e siècle, sa répartition se veut plus originale que dans la plupart des manuels du même genre. En effet, mis à part la séquence initiale qui couvre les quatre premiers siècles, les autres suivent une chronologie plus étroite couvrant deux siècles. Ce parti pris s'explique par une volonté de « donner à voir les dynamiques et les caractéristiques propres » (p. 6) du moyen âge, mais tend à minorer l'importance fondamentale de la féodalité comme système politique dont découlent des institutions sociales et culturelles qui restent essentielles pour définir la société médiévale (É. Bournazel et J.-P. Poly, dir., *Les féodalités*, Presses universitaires de France, 1998). Il ne s'agit pas ici d'exprimer une nostalgie pour l'organisation interne des manuels qui mettait un tel accent sur le moyen âge dit central ou féodal alors que le reste de la période ne constituait qu'un avant ou un après voire une déliquescence du système féodal, mais plutôt d'illustrer les limites du plan retenu.

Les informations que recèle cette partie de l'ouvrage offrent une synthèse relativement complète autour des thèmes retenus – idéologies, culture et société – organisée pour rendre compte des débats qui ont toujours cours sur de multiples aspects de l'his-

toire du millénaire médiéval dont, par exemple, celui concernant les thèses de l'historien belge, Henri Pirenne, sur l'arrêt des échanges commerciaux entre l'Occident et le Levant ou la renaissance urbaine. Sans le trancher de manière définitive, il est néanmoins discuté à la lumière des récentes recherches archéologiques qui permettent de rendre justice à certaines des idées de l'historien belge. D'ailleurs, les apports de l'archéologie sont fréquemment pris en considération pour étoffer des développements importants, tout comme l'appel à des extraits de sources médiévales, chroniques, *vitae* ou poèmes, donnent la parole aux médiévaux.

Cependant, la loi de la synthèse et des raccourcis qu'elle impose trop souvent donne lieu à des affirmations parfois surprenantes. Pour ne citer qu'un exemple, on peut mentionner une phrase aussi tranchée que : « En 1277, l'interdiction de l'enseignement des œuvres d'Aristote est néanmoins renouvelée à Paris par l'évêque Étienne Tempier » (p. 185). Pareille affirmation ne pourra qu'étonner les spécialistes de la philosophie et des sciences médiévales dont Edward Grant qui a consacré sa carrière à montrer l'influence considérable de l'œuvre du Stagirite, sa logique ou sa philosophie naturelle, sur la pensée médiévale et la place qu'elles occupent dans les programmes des universités médiévales, dont Paris, bien au-delà de la condamnation de 1277.

L'intérêt majeur de l'ouvrage réside dans les deux chapitres initiaux qui permettent d'une part, de suivre la naissance et le développement de l'idée du « moyen âge » du XVI^e au XIX^e siècle et de l'utilisation idéologique qui a en a été faite (chapitre 1), et d'autre part de tracer l'évolution des tendances de l'historiographie médiévale au cours du XX^e siècle (chapitre 2). Sous le titre « Construction du Moyen Âge », le premier chapitre brosse un rapide tableau des origines de la période médiévale, à partir des dénigrements des humanistes italiens pour cette ère barbare et gothique, aux récupérations nationales en Allemagne ou en France, en passant par le romantisme qui ressuscite le chevalier sans peur et sans reproche, sous la plume de Walter Scott par exemple, et l'architecture baptisée néo-gothique. Dans ce contexte, le moyen âge vaut moins comme civilisation ou culture à part entière mais comme « lieu de naissance » d'un ensemble d'institutions qui ont façonné l'Occident : la nation, le parlementarisme.

C'est avec le XX^e siècle, et grâce aux travaux d'un Marc Bloch, que l'étude du moyen âge devient une discipline légitime, une période qui peut être analysée pour elle-même et non plus comme un simple apport aux siècles postérieurs. L'histoire médiévale, comme l'ensemble de la discipline historique des années 1960, enracine ses problématiques et ses méthodes dans la « nouvelle histoire », celle que préconise ce qu'on nomme l'École des *Annales*, qui se caractérise par un éclatement des objets d'étude. Les marginaux, les femmes, les pauvres entrent dans l'histoire comme les gestes, les comportements, en bref les « mentalités ». Si, en général, les développements de l'auteure et les exemples fournis sont bien menés. On ne peut que déplorer qu'elle confonde histoire des femmes et *gender history*, la première ayant donné naissance à la seconde dont on retrouve les fondements dans les réflexions pionnières de Joan Kelly-Gadol publiées en 1976 dans « The Social Relation of the Sexes: Methodological Implications of Women's History » et « Did Women have a Renaissance? » qui réclamaient justement une analyse de la différenciation des rôles sociaux selon les sexes (*gender*). De ce point de vue et contrairement à la présentation de l'auteure, la

monumentale *Histoire des femmes en Occident*, en particulier le tome 2 sur le moyen âge, ne relève pas de la *gender history* comme l'a fait remarquer Gianna Pomata dans son compte rendu critique paru dans les *Annales* en 1982. En outre, il est ironique de constater que le seul nom mentionné dans cette section est celui de Georges Duby, dont on ne saurait ici nier le rôle, alors que les travaux de Christiane Klapisch-Zuber ou de Régine Le Jan sont passés sous silence.

Quant à la dernière section de ce chapitre 2 sur le regard porté actuellement sur le moyen âge, elle aurait sans doute été mieux servie si elle s'était nourrie des remarques informées d'Alain Guerreau dans *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle?* (Seuil, 2001), pourtant mentionné en bibliographie, que par les envolées parfois lyriques d'une Régine Pernoud ou d'un Jacques Heers.

Enfin, l'ouvrage est complété par des annexes comportant une chronologie, des cartes, un lexique ainsi qu'une bibliographie. Si le lexique est pertinent, il ne remplace pas un index plus utile dans ce type de manuel. La bibliographie reprend les titres convenus en négligeant totalement d'indiquer quelques-uns des multiples sites Web de qualité qui pourraient fournir au public cible à la fois des renseignements complémentaires et une riche iconographie.

Au total, malgré ces commentaires, l'ouvrage reste utile comme introduction à l'histoire du millénaire médiéval. S'il ne remplit pas toujours ses promesses de mettre à mal certaines idées reçues sur le moyen âge, il n'en synthétise pas moins de manière satisfaisante une masse considérable de connaissances en la situant dans son contexte historiographique.

Andrée Courtemanche
Chercheuse indépendante, Québec

VINCENT, Sébastien — *Laissés dans l'ombre. Les Québécois engagés volontaires de 39–45*. Montréal, VLB éditeur, 2004, 281 p.

Quel plaisir j'ai eu à lire cet ouvrage! Ces récits de guerre recueillis par Sébastien Vincent sont instructifs à de nombreux points de vue. Ce qui frappe d'abord le lecteur, c'est la diversité des expériences vécues par les militaires durant la guerre. Évidemment, des expériences se ressemblent jusqu'à un certain point. Mais ce livre nous montre que la guerre n'a pas été la même pour tous.

Pour Patrick Poirier, infirmier avec les Royal Rifles, de Québec, emprisonné par les Japonais, elle a été horrible : « J'ai vécu l'enfer sur terre », n'hésite-t-il pas à affirmer. Pour le capitaine Rolland Gravel, des Fusiliers Mont-Royal (FMR), le raid de Dieppe l'a conduit à un long emprisonnement aux mains des Allemands, emprisonnement pénible, mais sans commune mesure avec celui de Poirier. Le torpillage du contre-torpilleur *HMCS Athabaskan*, le 29 avril 1944, a abouti à un an de détention en Allemagne pour le matelot breveté Raymond Meloche. Le caporal Antonio Brisebois, des FMR, a vécu la mission en Islande et le raid de Dieppe dont il est sorti sain et sauf.